

# la Nef

Février 2017 - n°289

## ACTUALITÉ

Une polémique bien inutile divise les catholiques français

## ENTRETIEN

Mgr Michel Aupetit :  
vers une société inhumaine ?

8 € / ISSN 1146-4461.



DOSSIER

## L'ÉGLISE AU JAPON

*Des missions et persécutions à nos jours*

Dans ce dossier, notre analyse du film *Silence*

# HISTOIRE DE L'ÉGLISE AU JAPON



Le 8 février sort en salles le film de Martin Scorsese, *Silence*, qui évoque la persécution des missionnaires au Japon au XVII<sup>e</sup> siècle. Ce grand film soulève des questions et est l'occasion d'un dossier sur le catholicisme au Japon.

par Sylvie Morishita

Deux vagues de fond traversent le Japon au XVI<sup>e</sup> siècle : la désintégration dans la première moitié du siècle, puis la réunification sous la poigne ferme de trois chefs militaires qui se succèdent dans la seconde moitié du siècle. Miyako, devenue Kyoto à notre époque, est depuis des siècles la capitale politique et culturelle du pays, mais elle a perdu de sa grandeur à cause des guerres civiles qui ravagent le pays. L'empereur y réside mais son rôle est surtout cérémoniel. Le pouvoir est fragmenté dans les provinces où les *daimyos*, les seigneurs féodaux, se livrent à des luttes sans merci pour agrandir leurs fiefs. Le bouddhisme est divisé en écoles rivales, les temples sont devenus de grands propriétaires terriens qui entretiennent des groupes de mercenaires. Si l'anarchie, l'instabilité et la violence caractérisent la vie politique, la vie économique et culturelle est paradoxalement dynamique.

Les *daimyos* sont tout-puissants dans leurs fiefs dont ils cherchent à améliorer les rendements agricoles. Des villes se développent autour des châteaux, des lieux de pèlerinages et des marchés où s'installent artisans et commerçants. Le commerce international connaît une croissance constante en Extrême-Orient depuis le XV<sup>e</sup> siècle. Les échanges se font dans le cadre de relations officielles entre États, mais également sous la forme d'expéditions privées organisées par les *wako*, les pirates japonais dont

les déprédations sur les côtes chinoises ont finalement mis un terme aux relations commerciales entre la Chine et le Japon, situation dont les Portugais sauront tirer profit. La vie culturelle connaît un grand foisonnement. C'est au cours du XVI<sup>e</sup> siècle que se mettent en place les différentes facettes de la culture japonaise traditionnelle : l'art des jardins et des fleurs, le théâtre *nô*, l'art du thé.

Si dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle les forces de dissolution semblent devoir l'emporter, progressivement à partir du milieu du siècle, trois chefs militaires s'emploient à dompter les remuants *daimyos*, à mettre au pas le clergé bouddhiste pour réunir le pays et le soumettre à leur pouvoir absolu : Oda Nobunaga (1534-1582), Toyotomi Hideyoshi (1536-1598) et Tokugawa Ieyasu (1542-1616) se succèdent à la tête du pays par la force des armes. Tokugawa Ieyasu, depuis ses bases du Kanto, dans l'est de Honshu, l'île principale du Japon, a patiemment attendu son heure et a su récolter les fruits de l'œuvre de ses devanciers : il élimine ses opposants à la bataille de Sekigahara en 1600, reçoit le titre de shōgun et fonde une dynastie qui perdurera jusqu'en 1868.

## LA PRÉSENCE IBÉRIQUE AU JAPON

La mission catholique du Japon au XVI<sup>e</sup> siècle a été le fait des deux puissances ibériques. Les premiers arrivés en Extrême-Orient furent



les Portugais, portés par l'immense mouvement d'expansion qui les a menés à l'assaut des océans à partir du XV<sup>e</sup> siècle. Le voyage de Vasco de Gama vers l'Inde en 1497 avait ouvert la route maritime vers les pays producteurs d'épices si convoitées et avait posé les fondements de l'empire portugais d'Asie qui a la particularité de ne pas être un empire territorial, mais une chaîne de comptoirs commerciaux, soigneusement établis aux endroits stratégiques des grandes routes maritimes. Goa sera la capitale de l'empire portugais d'Asie; Macao, fondée sur la côte de Chine méridionale, sera la plaque tournante du commerce portugais en Extrême-Orient et la base des missions jésuites vers la Chine et le Japon.

À ce point il convient de présenter deux facteurs essentiels : le commerce portugais au Japon et le *padroado* portugais et le *patronato* espagnol. La mission jésuite du Japon est indissolublement liée au commerce portugais entre la Chine et le Japon. C'est en 1543 que les Portugais découvrent la route maritime qui les conduit de Chine méridionale vers le Japon. Très vite ils comprennent qu'ils peuvent se livrer à un très fructueux commerce dans les ports de Kyushu, l'île sud de l'archipel japonais. La Chine avait rompu toutes relations diplomatiques et commerciales avec le Japon à cause des ravages commis par les terribles *wako* japonais sur les côtes chinoises. Mais les Japonais

**Crucifixion de catholiques japonais dans le film *Silence*. Un martyre héroïque face à une des persécutions les plus violentes de l'histoire.**

étaient demandeurs de soieries chinoises très appréciées de l'élite sociale et les Chinois recherchaient avidement le minerai d'argent. En effet ce pays exigeait le paiement des impôts en argent à une époque où les mines chinoises se tarissaient alors que l'on venait de découvrir d'imposants gisements d'argent au Japon (1). Pendant presque un siècle les Portugais, depuis leur comptoir de Macao, ont servi d'intermédiaires commerciaux entre la Chine et le Japon en important des soieries chinoises au Japon et en exportant de l'argent des mines japonaises vers la Chine. Pour vivre au Japon loin de toute présence portugaise et en l'absence de financement stable, les jésuites avaient passé des accords avec les commerçants de Macao : un pourcentage de la cargaison des carques portugaises en provenance de Macao était vendu au Japon à leur profit.

Par le *padroado* (*patronato* en espagnol) les rois de la péninsule Ibérique étaient responsables de l'implantation et du développement de l'Église, et donc de son financement, dans les territoires nouvellement découverts. Bien que le Japon n'ait jamais été colonie portugaise, il était compris dans la sphère d'influence portugaise. Les jésuites œuvraient donc au Japon au sein du *padroado* portugais.

L'expédition de Legazpi en 1565 marque le début de la colonisation espagnole des Philippines que les Castillans utilisent comme trem-

plin vers la Chine et le Japon malgré les protestations des Portugais qui entendaient faire respecter les droits du *padroado*. Bien qu'à partir de 1580 les deux royaumes ibériques aient eu le même roi, les deux administrations étaient restées distinctes et Philippe II s'était engagé à conserver l'autonomie de l'empire commercial et du *padroado* portugais. Les autorités espagnoles de Manille, cependant, avaient des visées expansionnistes. Les jésuites du Japon redoutaient les effets désastreux de la mentalité de conquistador des Espagnols de Manille au cas où des religieux castillans réussissent une percée au Japon. C'est pour cette raison qu'ils avaient obtenu du pape et du roi Philippe II le monopole de la mission japonaise. Les franciscains de Manille ont réussi à s'introduire au Japon au début des années 1590 en dépit des lois promulguées par Philippe II. Le ver était dans le fruit : les rivalités pugnaces entre jésuites et ordres mendiants seront une des causes de l'échec final de la mission japonaise.

Les relations entre les autorités de Manille et le Japon ont souvent été marquées par l'incompréhension et la méfiance. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Tokugawa Ieyasu, le puissant chef militaire maître du Japon, a espéré, en vain, développer le commerce avec la Nouvelle Espagne et obtenir des transferts technologiques pour augmenter le rendement des mines japonaises. Les Espagnols imprégnés de l'idéologie de la monarchie universelle du roi d'Espagne ne pouvaient dissocier le commerce de la mission. Les Japonais voulaient le commerce sans les missionnaires, les Espagnols exigeaient le commerce avec les religieux.

### UN SIÈCLE DE PRÉSENCE CATHOLIQUE AU JAPON 1549-1640

De l'arrivée de saint François Xavier en 1549 jusqu'à l'expulsion définitive des commerçants portugais en 1640, le christianisme a rayonné au Japon à partir de deux pôles principaux : Kyushu et Miyako. Nagasaki, fondé par les Portugais en 1570 sur les terres du premier *daimyo* devenu chrétien à Kyushu, devient le centre du commerce portugais et la base principale de l'action des missionnaires.

Alessandro Valignano (1539-1606), brillant jésuite italien qui arrive en 1579, a reçu les pleins pouvoirs pour inspecter, réformer, réorganiser les missions jésuites en Asie. Il impulse un élan nouveau en imposant l'adaptation aux usages japonais, l'apprentissage de la langue japonaise pour tous les missionnaires et la fondation d'écoles et de séminaires. Pour attirer l'attention sur les succès et les besoins de la mission japonaise, il envoie en Europe de 1582 à 1590, une délégation de quatre jeunes chrétiens de Kyushu qui connut un immense succès.

Le premier édit d'interdiction du christianisme est promulgué en 1587 et force les jésuites à agir discrètement. En 1593 se produit l'événement que Valignano redoutait : les missionnaires franciscains de Manille prétextent de la défaveur supposée des jésuites au Japon pour s'y introduire et commencer leur prédication. Le naufrage du galion espagnol *San Felipe* sur les côtes japonaises en 1596, les manœuvres douteuses de certains *daimyos*, la trop grande assurance des franciscains et les paroles maladroitement du pilote du bateau sont à l'origine de l'exécution des 26 martyrs de Nagasaki le 5 février 1597.

À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle les conversions vont bon train malgré les incertitudes. Sous la direction de Valignano, les jésuites s'étaient donné les moyens de toucher un plus grand nombre de personnes en introduisant au Japon une presse d'imprimerie. Les jésuites ont adapté et publié en japonais des livres religieux et des livres profanes tant européens que japonais. Les spécialistes montrent la haute qualité littéraire des ouvrages imprimés par les jésuites en langue japonaise, phénomène qui trouve son explication par une particularité des missions japonaises : très tôt les jésuites avaient admis au sein de leurs communautés des collaborateurs japonais appelés *dojokus*. Ce sont eux qui écrivaient les sermons, composaient les livres en les adaptant à la langue et à la culture japonaise, qui étaient les peintres et les graveurs que les jésuites formaient dans l'école d'art qu'ils avaient fondée à Nagasaki.

Mais avec le nouveau siècle la situation évolue : d'un pays divisé et en proie aux guerres civiles, on est passé à un pays unifié sous la poigne de fer de Tokugawa Ieyasu. Les jésuites ont perdu le monopole de la mission qu'ils doivent partager avec les ordres mendiants venus des Philippines : Franciscains, Dominicains et Augustins. En 1614 Tokugawa Ieyasu promulgue l'édit d'interdiction du christianisme qui restera en vigueur jusqu'en 1873. Les églises sont fermées, le christianisme interdit aux Japonais, les missionnaires expulsés. Certains restent clandestinement auprès des chrétiens japonais et prennent appui sur les confréries qui avaient été fondées de longue date et qui vont se révéler précieuses pour cacher les prêtres, transmettre le calendrier, les prières et l'enseignement chrétien.

À partir des années 1620 les autorités japonaises ont recours à la torture dans le but de

« *Les rivalités pugnaces entre jésuites et ordres mendiants seront une des causes de l'échec final de la mission japonaise.* »



tentive des sources permet d'affirmer au contraire que ce sont les chrétiens japonais qui sont à l'origine de la démarche, et non les missionnaires. Dans les villages de montagnes et les îles où ils retrouvent des chrétiens, les missionnaires construisent des églises qui sont maintenant autant de monuments historiques.

**La cathédrale Sainte-Marie de Nagasaki dans le quartier d'Urakami. Ci-dessus, le martyr de saint Paul Miki, séminariste jésuite japonais, et ses vingt-cinq compagnons à Nagasaki, en 1597.**

produire des apostats et non plus des martyrs. La torture la plus redoutée était celle par laquelle le condamné était suspendu par les pieds dans une fosse remplie d'immondices, les tempes incisées pour faire durer les souffrances. C'est sous cette torture qu'a apostasié en 1633 le Père Ferreira qui a inspiré Shūsaku Endō pour son roman *Silence*. Les martyrs se comptent par milliers si l'on inclut les 37 000 victimes massacrées lors de la révolte de Shimabara en 1637, difficilement réprimée par les armées shogunales. Les paysans de ce district à l'est de Nagasaki, majoritairement chrétiens, s'étaient soulevés contre les exactions des collecteurs d'impôts. C'est à la suite de cette révolte que le Japon se ferme au monde.

## LE RETOUR DES MISSIONNAIRES AU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

Lorsque le Japon s'ouvre aux relations internationales au cours des années 1855-1860, les missionnaires qui appartiennent à la Société des Missions Étrangères de Paris, obtiennent le droit de s'installer dans trois ports ouverts au commerce : Hakodate, Yokohama et Nagasaki où les missionnaires français inaugurent une église le 5 février 1865. C'est dans cette église, que se produit le 17 mars 1865 un événement fondateur (2) : un groupe de chrétiens d'Urakami, un village situé au nord de Nagasaki, se présente au Père Petitjean en se disant chrétiens. On a l'habitude de présenter cet événement comme la découverte des missionnaires. C'est une vision euro-péo-centrée de l'événement. Une lecture at-

L'histoire de la cathédrale du diocèse de Nagasaki mérite une mention spéciale. La cathédrale se situe à Urakami, maintenant englobé dans l'agglomération de Nagasaki. Elle a été construite sur le site de la maison du *shoya* (chef du village) où, pendant 250 ans, a été pratiquée la cérémonie de *l'e-fumi* (piétinement des images) : au début de chaque année, les habitants des quartiers qui avaient été chrétiens devaient piétiner des images chrétiennes en signe de rejet du christianisme. C'est également à la résidence du *shoya* qu'avaient été emprisonnés et exécutés les chrétiens du district au cours des persécutions. C'était donc le lieu de la souffrance. À la faveur des bouleversements administratifs de l'ère Meiji, la grande résidence est mise en vente. Les chrétiens d'Urakami décident, seuls, de se cotiser pour l'acheter et y installer une chapelle. Ce n'est qu'à partir des années 1890 que les chrétiens du village, avec l'aide des missionnaires, y ont construit une véritable église.

Le 9 août 1945, à 11h02, la deuxième bombe atomique destinée au Japon explose au-dessus d'Urakami, à 400 mètres de l'église. Par manque de visibilité à cause des nuages, le pilote n'avait pas pu atteindre la cible prescrite : le centre de Nagasaki. Au lieu de laisser les ruines en témoignage de l'horreur comme à Hiroshima, les catholiques sont restés fidèles à l'engagement de leurs ancêtres et ont décidé de reconstruire l'église, devenue plus tard cathédrale. Du lieu de la souffrance ils ont voulu faire un lieu de prières.

**Sylvie Morishita ■**

Sylvie Morishita, docteur en théologie catholique de l'Université de Strasbourg.

(1) Ce sont les célèbres mines d'Iwami qui, à notre époque, ont été classées au patrimoine mondial par l'UNESCO.

(2) Le 17 mars est devenu, depuis 2015, commémoration liturgique pour le diocèse de Nagasaki.

# SILENCE : LES AMBIGUÏTÉS

Avec *Silence*, le cinéaste américain Martin Scorsese nous offre un film à la fois grandiose et terriblement ambigu sur le martyre et l'apostasie. Point de vue.

par Christophe Geffroy

Le film que Martin Scorsese a tiré du roman de Shûsaku Endô, *Silence* (1), paru en 1966, est à la fois grandiose, exceptionnel et en même temps oppressant et éprouvant avec un message plus qu'ambigu ! Il faut reconnaître au metteur en scène d'avoir été très fidèle au roman et d'avoir admirablement rendu l'atmosphère accablante dans laquelle vivaient les catholiques japonais persécutés au XVII<sup>e</sup> siècle. La caméra est superbe et le jeu des acteurs parfait.

L'histoire, inspirée de faits réels, est celle des deux derniers jésuites portugais à être envoyés au Japon après les grandes et féroces persécutions perpétrées dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et qui prirent une ampleur encore plus cruelle lorsque

le catholicisme fut officiellement interdit en 1614. Deux jeunes jésuites portugais, le Père Sebastiao Rodrigues (inspiré de la figure historique de Giuseppe Chiara et joué par l'excellent Andrew Garfield qui crevait déjà l'écran dans *Tu ne tueras point* de Mel Gibson) et le Père Francisco Garupe (Adam Driver) sont envoyés au Japon où tous les prêtres ont été massacrés. Leur but, outre de conforter les chrétiens japonais laissés sans pasteur, est d'enquêter pour connaître la vérité sur l'apostasie du supérieur jésuite sur place, le Père Cristovao Ferreira (Liam Neeson), qui était leur mentor et dont on dit qu'il vit désormais, sous le nom de Sawano Chuan, avec une épouse et qu'il écrirait même contre la foi catholique.

Parvenus au Japon, les deux prêtres vivent dans la clandestinité, aidés par des villageois au courage héroïque. La cruauté avec laquelle les autorités japonaises essaient d'éradiquer le christianisme fait froid dans le dos. Tout y passe, toutes les formes de torture sont employées : crucifixion, ébouillantage, bûcher, noyade, décapitation... Mais le pire est la pression psychologique en maintenant les malheureuses victimes en prison, en les faisant assister aux sévices infligés à leurs frères dans la foi. Et, surtout, voyant que les prêtres refusaient d'abjurer malgré les atroces tourments, les bour-

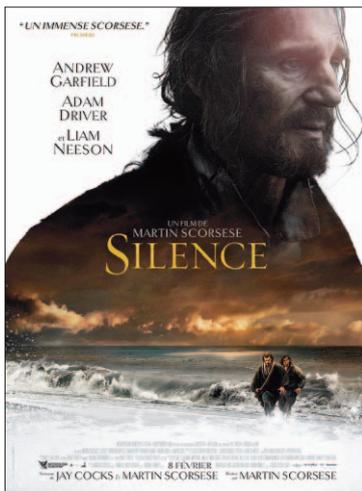
reaux changèrent de tactique et désormais les ménagèrent : ils les faisaient assister au martyre de leurs ouailles et, même lorsqu'elles abjuraient, continuaient à leur imposer d'abominables supplices, expliquant à ces prêtres qu'ils en étaient responsables puisqu'un geste suffisait à les sauver ; la perversion atteint ici un degré diabolique, lorsque le persécuteur veut faire croire que refuser d'abjurer est égoïste et inhumain, si cette apostasie peut mettre fin à la souffrance d'un autre !

## QUESTIONS ET AMBIGUÏTÉ

Ce film très puissant dont on ne ressort pas indemne pose de multiples questions et recèle une profonde ambiguïté sur les notions de martyr et d'apostasie.

Les questions d'abord. Un regard extérieur pourrait s'interroger sur la légitimité même de ces missions quand on voit les souffrances qu'elles engendrent, surtout si on se limite au film, le spectateur ne sachant pas ce qui s'est passé avant l'arrivée des deux jésuites au Japon. En effet, il ignore que le succès des premières missions, après saint François Xavier, fut indéniable, puisque la chrétienté japonaise a compté jusqu'à 300 000 fidèles et aurait pu continuer à se développer pacifiquement et en bonne harmonie dans le cadre de cette civilisation (comme elle le fait aujourd'hui, preuve que cela était possible). C'est uniquement la peur face à une intrusion étrangère jugée menaçante pour l'identité japonaise qui a entraîné la caste dirigeante dans l'une des pires persécutions de l'histoire ; et c'est seulement à partir de ce moment que les choses ont très mal tourné. La responsabilité de la situation incombe donc au pouvoir japonais, peu sûr de lui, et non aux missions.

Cela pose la question centrale de la *liberté de conscience* et de la *liberté religieuse*, mais il faut bien comprendre que poser cette question en ces termes est un anachronisme, de telles idées n'étant pas encore clairement perçues à une époque où l'unité de culture et de foi était le plus souvent entendue comme une nécessité du bien commun à sauvegarder à tout prix. Il a fallu un long développement pour que, grâce au christianisme, ces notions soient progressivement éclairées et affirmées au XX<sup>e</sup> siècle lors du concile Vatican II (*Dignitatis humanae*).



Mais revenons au film. C'est l'arrivée des deux prêtres portugais qui relance la persécution contre les chrétiens, lesquels parvenaient, tant bien que mal, à vivre leur foi sans prêtre. Dans un tel contexte, fallait-il prendre le risque d'envoyer des missionnaires étrangers facilement repérables qui pouvaient rendre la situation sur place pire qu'elle n'était? N'y avait-il pas une sorte d'orgueil, de la part des deux jésuites, à aller au-devant du martyre avec la certitude de subir l'épreuve victorieusement?

Là se pose une autre question, celle de la légitimité de l'évangélisation en terre hostile. L'évangélisation est un ordre du Christ lui-même qui ne supporte aucune ambiguïté (cf. Mt 28, 19). Néanmoins, elle ne peut être que pacifique et son opportunité est laissée au jugement prudentiel des responsables de l'Église. Finalement, dans le cas du Japon, l'Église n'enverra plus de missionnaires jusqu'en 1873, date à laquelle sera levée l'interdiction du catholicisme dans ce pays. Et c'est alors que le Père Petitjean, prêtre des Missions étrangères de Paris (MEP), arrivé quelques années auparavant dans la région de Nagasaki, découvrira que la foi avait réussi à survivre dans de petites communautés malgré l'absence de prêtre: le baptême et le mariage étaient les deux seuls sacrements auxquels ils avaient accès, car ils pouvaient se les donner eux-mêmes.

En outre, on se demande comment on peut vivre constamment dans une telle angoisse, dans la peur omniprésente de terribles persécutions! Les missions sont censées apporter l'Évangile, c'est-à-dire l'amour de Dieu et la charité: quel sens ont-elles quand elles contribuent au malheur, aux souffrances et à la mort de villages entiers? Peut-on attendre des gens ordinaires qu'ils vivent quotidiennement d'une façon héroïque et acceptent tant de sacrifices? Dans le film, d'ailleurs, il y a un paysan japonais faible et lâche, Kichijiro, qui passe son temps à apostasier pour ne pas subir le martyre et revient chaque fois se confesser et demander pardon pour son manque de courage et de foi; vers la fin, il interroge le Père Rodrigues pour savoir ce qu'un homme faible comme lui doit faire, comment il peut vivre dans un tel climat de peur?

L'ambiguïté ensuite. Celle-ci réside fondamentalement dans la scène d'apostasie du Père Rodrigues, qui se plaignait du « *silence* » de Dieu et de n'avoir pas de réponse à ses angoissantes interrogations face à l'effroyable martyre de ses fidèles: comme il hésite, anéanti par la souffrance des chrétiens japonais qui expirent à petit feu, le film montre qu'il entend une voix lui dire de franchir le pas: « *Piétinez! piétinez! mieux que personne je sais la douleur qui traverse votre pied. Piétinez! C'est pour être foulé*



**Le Père Rodrigues (Andrew Garfield) célébrant clandestinement la messe dans le film *Silence*.**

*aux pieds par les hommes que je suis venu en ce monde! C'est pour partager la souffrance des hommes que j'ai porté ma croix!* » (2)... et il suit le conseil et piétine l'image! Pour Endô, c'est la voie du Christ et, symboliquement, dans le roman, un coq se met à chanter. « *Pour Endô, écrit son biographe, Dieu ne pouvait rester sourd à une telle détresse. [...] Le Seigneur ne pouvait qu'être là, présence maternelle silencieuse, pour consoler et rassurer ceux qui l'appelaient* » (3).

Malgré l'intention de l'auteur, on ne peut s'empêcher de penser qu'un tel conseil vient du diable: car si ce geste le pousse apparemment à plus d'humilité et de compassion, c'est au prix d'un reniement dont on voit mal le Christ être complice, cet appel semant alors un doute affreux sur l'utilité même du martyre, et notamment sur celui de tant de chrétiens japonais morts héroïquement en refusant d'apostasier, martyrs qui ont assurément contribué à maintenir vivante la foi d'un petit peuple malgré l'absence de clergé. L'apostasie, même si elle n'est qu'extérieure, et sans juger le fond des cœurs, a une gravité objective telle qu'on ne peut concevoir que le Christ y invite, surtout si l'on tient compte du fait que Dieu « *ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces* » (1 Co 10,13). Et si l'on juge un arbre à ses fruits, on ne peut pas dire que l'abjuration ait apporté la paix intérieure aux deux jésuites renégats. Néanmoins, le film comme le roman montrent que le Père Rodrigues a bien conservé la foi en secret: officiellement bouddhiste, il accepte d'entendre en confession Kichijiro une dernière fois. Dans le film (pas dans le roman), on le voit mourir selon le rite bouddhiste, mais tenant une petite croix dans sa main, bien que tous les signes chrétiens soient totalement interdits sur le territoire japonais.

Un film singulier, profondément marquant, pesant aussi mais qui ouvre un difficile débat...

**C.G. ■**

(1) Sortie en salles le 8 février. Durée: 2h41. Distribué par Metropolitan:

www.metrofilms.com  
(2) Les paroles sont celles du roman qui, de mémoire, correspondent bien à celles du film: cf. *Silence*, de Shūsaku Endô, Folio, 2010, p. 258.

(3) Pierre Dunoyer, *Shūsaku Endô [1923-1996]*, Cerf, 2014, p. 99.

# UN POTENTIEL DE FOI

Les catholiques sont une petite minorité au Japon aujourd'hui. Panorama d'une Église profondément marquée par le drame de Nagasaki et Hiroshima.

par le Père Olivier Chegaray

La petite Église japonaise qui a connu après la guerre une arrivée massive de missionnaires occidentaux s'est dotée depuis d'une organisation efficace, tout en s'efforçant, lentement mais sûrement, de s'ouvrir à l'Église universelle et de mettre en application l'esprit et les directives du concile Vatican II. Elle s'est également réformée en profondeur grâce à la tenue, à la fin des années 1980, de deux synodes nationaux inspirés des trois orientations communes aux Églises d'Asie visant à promouvoir une meilleure inculturation, une plus grande ouverture aux autres religions et un souci plus concret des pauvres. En cela, et tout en restant fidèle aux consignes et orientations venues de Rome, elle est devenue une Église authentiquement locale administrée non plus par des congrégations venues de l'étranger mais par les évêques japonais eux-mêmes au sein de la Conférence épiscopale du Japon.

Celle-ci est composée de 17 évêques, qui admi-

nistrent 16 diocèses, deux étant actuellement vacants. Le dernier recensement, basé sur les registres paroissiaux, fait état de 436 505 fidèles, c'est-à-dire 0,34 % de la population. Le clergé, malgré une diminution rapide, compte encore 1357 prêtres diocésains et religieux, dont 838 locaux et 519 missionnaires originaires de l'étranger. Aujourd'hui, ceux-ci viennent pour la plupart non plus des pays occidentaux mais de toute l'Asie. On compte un prêtre pour 322 fidèles ce qui fait de l'Église japonaise l'une des plus « cléricales » du monde. Il faut ajouter à ce chiffre quelque 4972 religieuses, reliquat de l'élan des prises de voiles de l'après-guerre. L'âge moyen étant très élevé, elles se maintiennent souvent grâce au recrutement de jeunes religieuses asiatiques. Les vocations également ont baissé dramatiquement, avec une seule entrée cette année au séminaire pour tout le pays. L'Église, qui a beaucoup bâti après la guerre, gère encore 24 hôpitaux, 524 jardins d'enfants,

## La hiérarchie ecclésiastique au Japon

L'évangélisation du Japon, commencée en 1549 par saint François Xavier, a pu se poursuivre, pendant plusieurs décennies, principalement dans l'île de Kyushu. En 1582 le pays comptait quelque 150 000 baptisés et 75 missionnaires qui appartenaient à différents ordres religieux (jésuites, franciscains, dominicains).

Cette année-là, Sébastien Kimura entra au noviciat de la Compagnie de Jésus établi à Usuki. Il était issu d'une famille chrétienne. Son grand-père, Antoine Kimura, avait été le premier Japonais converti et baptisé par saint François Xavier.

Selon la tradition jésuite – et malgré un premier édit de proscription des missionnaires en 1587 – il commença à enseigner avant d'être ordonné prêtre. En 1596 il fut envoyé à Macao pour y poursuivre ses études de théologie. Rentré au Japon, il fut ordonné prêtre à Nagasaki, le 21 septembre 1601, par Mgr Luis de Cerqueira, évêque de Funai, diocèse établi par le pape Sixte Quint treize ans plus tôt. Sébastien Kimura fut le premier prêtre japonais.

L'édit de proscription de 1614 entraîna l'expulsion des missionnaires étrangers. Les chrétiens étaient alors entre 300 et 500 000. La quinzaine de prêtres japonais que comptait le pays fut réduite à la clandestinité, la plupart mourront en martyrs.

Jusqu'au retour des missionnaires, d'abord très discret à partir de 1855, la petite chrétienté japonaise vivra sa foi clandestinement. Selon l'expression du P. Satoru Obara, « pendant sept générations des chrétiens dispersés et persécutés, sans Église, sans prêtres » sont restés « fidèles au péril de leur vie ».

Les prêtres des Missions Étrangères de Paris furent les premiers à reprendre l'évangélisation du Japon. Un premier vicariat apostolique fut érigé par Pie IX en 1866. Malgré une nouvelle période de persécutions, qui dura de 1868 à 1873 (et qui fit près de 2000 martyrs), l'Église catholique ne disparut pas. En 1876, Pie IX divisa le vicariat apostolique en deux (le vicariat du Japon méridional et le vicariat du Japon septentrional). En 1882 étaient ordonnés les trois premiers prêtres japonais de l'époque contemporaine.

286 écoles et 19 universités, mais elle n'a plus le personnel suffisant pour les soutenir et cherche souvent à s'en défaire. Les laïcs, dans l'ensemble, sont très engagés dans les paroisses, mais les mouvements, qui ont connu après la guerre un essor remarquable, ont pratiquement tous disparu, laissant place à une Église presque exclusivement paroissiale gérant plus ou moins bien le vieillissement marqué de ses effectifs. La génération précédente, qui comptait de grands intellectuels et écrivains catholiques, tel le romancier Shûsaku Endô, dont le roman *Silence* vient d'être porté de nouveau à l'écran, est, elle aussi, en train de disparaître, ce qui nuit gravement à la visibilité et vitalité d'une Église qui se contente souvent d'une approche très gestionnaire de l'institution aux dépens de la mission.

Comme le montrent ces chiffres, l'Église, bien qu'estimée et respectée par l'ensemble de la population, perd ces derniers temps de son influence et beaucoup se demandent pourquoi ses effectifs n'augmentent pas, malgré les attentes de l'après-guerre, alors qu'au même moment les Églises voisines de Corée, Vietnam et même en Chine progressent de façon assez spectaculaire.

### RAISONS D'UNE STAGNATION

Les explications sont nombreuses et varient selon l'analyse et sensibilité d'un chacun. Je privilégierai ici trois raisons basées sur ma propre perception du terrain.

**1. Des raisons historiques.** Au moment de l'introduction du christianisme au Japon, les gouvernants de l'époque ont perçu le christianisme comme étant soit une menace pour l'indépendance du pays, soit un germe de destruction de l'ordre établi. Cette perception, fondée ou non historiquement, reste encore ancrée dans l'inconscient de la plupart des gens, même s'ils ne l'expriment pas ouvertement. Les 240 années de fermeture totale du pays qui ont suivi le décret de prohibition de 1614 n'ont fait que renforcer cette perception. Elle a pu vaciller après la guerre, au moment où le Japon a connu un semblant d'engouement pour l'Occident, mais elle est loin d'avoir disparu et nourrit encore des mouvements nationalistes ou xénophobes plus ou moins latents. Même si, en privé, les gens disent leur admiration et parfois leur intérêt vis-à-vis de la foi chrétienne, ils gardent une distance prudente vis-à-vis de toute tentative d'endoctrinement.

**2. Des raisons culturelles.** Le comportement des Japonais est fondamentalement régi par une dichotomie du dire et du vrai, qui en toute occasion porte chacun non pas à dire ce qu'il pense ou ressent vraiment, mais à ce qu'il est censé devoir dire selon les règles convenues de l'entourage. Même s'il est en désaccord, un Japonais contredira rarement ce que dit un prêtre étranger, et gardera un sourire affecté

Léon XIII créa deux autres vicariats apostoliques puis, le 15 juin 1891, érigea les quatre circonscriptions missionnaires en diocèses : un archevêché, Tokyo, et trois évêchés suffragants, Nagasaki, Osaka et Hakodate. D'autres préfectures apostoliques, vicariats apostoliques et diocèses seront érigés dans les décennies suivantes. En 1919, Benoît XV nomma un premier Délégué apostolique à Tokyo, représentant du Saint-Siège au Japon, mais sans fonction diplomatique.

### « INDIGÉNISATION » DE L'ÉPISCOPAT SOUS PIE XI

Sous Pie XI commencera ce qu'on appelait alors l'« indigénisation » de l'épiscopat. Mgr Combaz, évêque de Nagasaki, qui appartenait aux Missions Étrangères de Paris, était mort en août 1926. Ce diocèse comptait plus de 50 000 catholiques pour 1,3 million habitants. Le pape décida d'y nommer un Japonais : Mgr Hayasaka, qui avait été ordonné prêtre en 1917. Nommé évêque de Nagasaki le 16 juillet 1927, il sera sacré par Pie XI le 30 octobre suivant

dans la basilique Saint-Pierre. En juin 1937, un deuxième Japonais fut nommé : Mgr Yamagushi pour le diocèse de Nagasaki, succédant à Mgr Haya-saka. Puis en décembre 1937, Mgr Peter Tatsuo Doi fut nommé archevêque de Tokyo, succédant à Mgr Chambon, des Missions Étrangères de Paris, qui le sacrera évêque le 13 février 1938.

En 1940, la totalité des diocèses du pays était dirigée par des évêques japonais, « événement qui, comme l'écrivait Mgr Pignedoli, s'avérera vraiment providentiel durant la guerre, à cause de la xénophobie des dirigeants japonais d'alors ».

L'internationalisation du Sacré-Collège, que Pie XII avait développée, fut poursuivie par Jean XXIII. En 1960, il créa le premier cardinal japonais : Mgr Peter Tatsuo Doi, archevêque de Tokyo. Lorsque le concile Vatican II s'ouvrira deux ans plus tard, 14 archevêques et évêques japonais représentaient les quelque 300 000 catholiques que comptait alors le pays.

**Yves Chiron ■**

jusqu'à la fin, donnant à son interlocuteur l'impression d'être compris. En fait, il se sera vite senti indisposé par l'intransigeance et le trop-plein d'assurance de ce dernier, mais il ne le dira pas, même s'il n'en pense pas moins. Shûsaku Endô a bien analysé ce genre de situation, dont le missionnaire n'est pas toujours conscient, en comparant le christianisme, religion du *logos*, à un habit mal taillé que les Occidentaux aimeraient imposer, mais dans lequel les Japonais se trouvent mal à l'aise. Il est sûr que les malentendus qui s'ensuivent nuisent à la réception du message chrétien.

**3. Des raisons religieuses.** Contrairement à l'Occident, le Japon n'a jamais connu de guerres de Religion. Shintoïsme, bouddhisme, confucianisme sont entrés en se superposant ou en s'entremêlant, jamais en s'opposant. Seule la religion chrétienne, qui s'est présentée comme une vérité exclusive des autres, a été violemment rejetée. Les Japonais pratiquent sans complexe un syncrétisme qui est parfois déconcertant. La plupart des religions nouvelles issues du bouddhisme et du shintoïsme qui se sont développées après la guerre intègrent hardiment Jésus et même de grands hommes comme Victor Hugo ou Napoléon dans leur panthéon en plus des divinités traditionnelles. Plutôt que la doctrine, elles privilégient le rite ou telle ou telle pratique, comme par exemple le balayage assidu des rues ! Le critère de crédibilité n'est pas celui du vrai mais du bien. Une religion est bonne dans la mesure où elle fait du bien et rend service aux autres. Un mari ne s'opposera pas à la conversion de sa femme si la foi chrétienne agit sur elle comme un bon médicament. Lui-même acceptera peut-être de la suivre au dernier moment, comme on prend une assurance-vie. Cette approche pragmatique dans laquelle le vrai importe moins que l'utile est évidemment peu compatible avec l'annonce chrétienne, jugée beaucoup trop intellectuelle par les Japonais.

Les raisons mentionnées ici pourraient être, à mon avis, surmontées grâce à un souci patient d'inculturation et une prise de conscience du caractère trop cérébral de la foi chrétienne. L'évangélisation se heurte cependant aujourd'hui à de nouvelles difficultés qui ne sont pas propres au Japon, celles qu'engendre un consumérisme à outrance ou l'emprise des technologies nouvelles de communication, qui tendent à susciter une crise des valeurs et celle de leur transmission aux jeunes générations. L'Église japonaise est très consciente de ces difficultés et cherche particulièrement à être davantage présente dans les médias. Plusieurs évêques ont créé leur propre blog et les paroisses sont actives sur les réseaux sociaux. Ces efforts s'accompagnent d'une réflexion appro-

fondie sur les défis du jour pour redonner un second souffle à une Église vieillissante.

### DÉFIS ET CHANCES POUR L'AVENIR

Par manque de place, je me limiterai au choix de trois de ces défis.

**1. Arrivée de nombreux immigrés venus de pays catholiques.** Le mouvement migratoire a commencé il y a 40 ans avec les migrants venus des Philippines et ceux d'Amérique latine qui sont la plupart descendants eux-mêmes de migrants japonais. La plupart n'étant pas inscrits sur les registres paroissiaux, ils ne sont pas comptés dans les statistiques, mais ils seraient plus de 450 000. Quatre diocèses comptent plus d'immigrés que de Japonais parmi leurs fidèles. Les migrants redonnent parfois une nouvelle vie à des paroisses moribondes. Dans les quatre paroisses vieillissantes dont j'ai la charge, tous les enfants et jeunes sont des fils ou petits-fils d'immigrés. Le défi est de les accueillir sans compromettre l'équilibre des communautés dans lesquelles les Japonais se retrouvent souvent minoritaires.

**2. Engouement des Japonais pour les rites chrétiens.** Si les dogmes passent mal, les rites sacramentaires de l'Église attirent beaucoup les Japonais, spécialement les mariages et récemment les funérailles. Il y a quelques années, le Japon a connu un véritable *boom* de mariages catholiques et certains dans l'Église l'ont perçu comme une chance pour la mission. Malheureusement, ces mariages sont devenus un commerce très juteux. Tous les grands hôtels ont maintenant une ou plusieurs chapelles avec leur propre *staff* qui, en dehors d'elle, plagie sans vergogne l'*ordo* liturgique de l'Église. Récemment, cependant, la baisse des mariages et une moindre demande compromettent ce commerce. Il reste que la participation à des rites chrétiens représente pour beaucoup de Japonais la seule occasion de contact avec l'Église et ce défi mérite que l'on y réfléchisse.

**3. Engagement de l'Église dans de nombreuses actions pour la paix et la justice.** L'Église japonaise a été récemment en première ligne pour défendre la Constitution pacifique du Japon et l'arrêt de toutes les centrales nucléaires après le séisme de 2011. C'est une chance pour l'annonce de l'Évangile, mais le défi reste de

*« Il suffirait d'une étincelle pour embraser les cœurs de tous ceux qui cherchent ici un sens à leur vie. »*

**Le Père Olivier Chegaray**, des Missions Étrangères de Paris (MEP), est missionnaire au Japon depuis près de cinquante ans ; il a la charge de quatre paroisses dans une région à prédominance rurale où vivent de nombreux immigrés.

trouver un langage bien ancré dans l'Écriture qui atteigne vraiment le cœur des gens.

Toutes les analyses que l'on peut faire de l'Église doivent évidemment s'accompagner d'un regard de foi. Nul ne connaît le temps de la moisson. Mon sentiment est qu'il suffirait d'une étincelle pour embraser les cœurs de tous ceux qui cherchent ici un sens à leur vie. Je suis

convaincu aussi que le peuple japonais, qui a été travaillé par d'éminentes sagesse et traditions spirituelles, est mieux préparé que d'autres pour accueillir le Royaume. C'est porté par cette espérance que le missionnaire, sans se décourager, continue de répandre la semence de la Parole.

Père Olivier Chegaray ■

## Juste Ukon, un *daimyo* chrétien béatifié

**D**e l'Église du Japon, on n'a le plus souvent qu'une image assez floue : une communauté d'à peine 1 % de la population de ce pays-archipel à la religiosité aussi réelle que mal connue ; la prédication de saint François Xavier, débarqué un 15 août 1549 à Kagoshima, et les lettres enthousiastes du missionnaire jésuite quant aux perspectives missionnaires qu'offre alors le pays ; les persécutions massives et longues d'une Église à peine implantée : les 26 martyrs de Nagasaki mis à mort le 25 février 1597 et canonisés en 1862, les 205 autres martyrs, morts entre 1617 et 1632 et béatifiés en 1867, sans oublier les 188 martyrs morts entre 1603 et 1639 et béatifiés en 2008.

À cette litanie des saints, il faut désormais ajouter un nouveau nom : Juste Takayama Ukon (1552-1615), samuraï et chrétien, mort « *en odeur de sainteté* » exilé à Manille, aux Philippines, après avoir renoncé à tout sauf à sa foi en Jésus-Christ. Télescopage de l'actualité, Juste Ukon est porté sur les autels, lors d'une cérémonie au château d'Osaka, ce 7 février 2017, la veille de la sortie en France de *Silence*, le film de Martin Scorsese consacré à l'histoire des chrétiens du Japon.

Pour les évêques japonais, « *Juste faisait partie de ces seigneurs féodaux de la fin des royaumes combattants qui vivaient pour obtenir prospérité, pouvoir et gloire. La découverte de la foi chrétienne lui permet de comprendre la vanité de cette course au pouvoir et où se trouve le véritable bonheur de l'homme. Sa vie n'a été qu'une succession d'épreuves qui lui ont fait perdre position et honneurs pour mener une vie errante et aboutir à l'exil. C'est le bonheur d'être aimé de Dieu seul qui lui a permis de survivre, mettant en Dieu sa foi* ».

L'existence de Juste Ukon a pour toile de fond l'époque *sengoku jidai*, la période des royaumes combattants (1468-1573), où l'empereur et le shôgun, établis à Kyoto, ne parvenant pas à faire respecter un pouvoir central, les princes féodaux *daimyos* mènent entre eux des guerres civiles impitoyables. En 1564, le jeune Ukon a 12 ans quand son père, un important *daimyo*, se convertit au catholicisme après sa rencontre avec des missionnaires jésuites ; le jeune enfant reçoit le nom de Juste. Devenu adulte, Ukon est connu comme un seigneur féodal typique, vassal actif et éprouvé de Nobunaga Oda (1534-1582), un des premiers unificateurs du Japon. Juste Ukon est un *daimyo kirishitan* (chrétien) et nombre de ses proches et de ses sujets se convertissent au christianisme. Les annales de l'époque gardent la trace d'une fête de Pâques de l'an 1581 célébrée à Takatsuki, le fief des Takayama, avec une pompe extraordinaire : plus de 15 000 chrétiens, en présence de cinq missionnaires étrangers.

**À** la mort de Nobunaga, en 1582, Juste Ukon fait le bon choix en se mettant au service de Hideyoshi, celui qui, à la force des armes, va se rendre maître du pays. Les Takayama y gagnent de nouveaux fiefs à l'ouest de l'actuelle Kobe. Mais le vent ne tarde pas à tourner. Compréhensif dans un premier temps envers le catholicisme, Hideyoshi fait volte-face et publie en 1587 un édit d'expulsion des missionnaires et d'interdiction du christianisme. Des églises sont détruites à Kyoto et Osaka, et les seigneurs féodaux chrétiens pressés de renoncer à leur foi.

Juste Ukon refuse d'abjurer. Il est privé de son rang et de son fief. Son rang lui

épargne la mort mais, banni, il mène une vie de vagabond. Devenu disciple d'un grand maître de la cérémonie du thé, il conserve une aura importante ; de nombreux samuraïs se convertissent à son contact. Mais la famille Tokugawa, qui a pris le contrôle du pays après la mort de Hideyoshi en 1598, établit un gouvernement militaire et poursuit la politique d'interdiction du christianisme. En novembre 1614, craignant l'influence d'Ukon, le shôgun chasse Juste Ukon de Nagasaki pour l'exiler aux Philippines avec 300 autres chrétiens. Accueilli avec enthousiasme à Manille, Juste Ukon tombe malade et meurt brutalement le 3 février 1615, environ 40 jours après son arrivée. Le gouvernement espagnol lui donne une sépulture chrétienne avec les honneurs militaires dus à un *daimyo*.

**Q**uatre cents ans après sa mort, quelle est l'actualité de ce grand féodal chrétien ? Mgr Kikuchi, évêque de Niigata, précise : « *Ukon n'a pas été mis à mort comme ont pu l'être les autres martyrs du Japon. Nombreux sont les catholiques japonais aujourd'hui à penser que le martyre n'a rien à voir avec leur vie dans le Japon contemporain car ils ne risquent pas d'être mis à mort au nom de leur foi en Christ. Mais ce que nous dit la vie d'Ukon, c'est que la mort "in odium fidei" n'est pas la seule voie vers le martyr, c'est aussi une vie par laquelle on donne tout à Dieu, on renonce à tout pour l'amour de Dieu.* »

Régis Anouil ■

Pour aller plus loin, cf. *La croix et l'épée*, de Otohiko Kaga, Cerf, 2016 (cf. notre article, p. 27).



# UNE RICHESSE LITTÉRAIRE

Bien que très minoritaire au Japon, le christianisme a su inspirer un certain nombre de grands écrivains catholiques japonais. Petit tour d'horizon.

par Régis Anouil

**A** la fin de la Seconde Guerre mondiale, on ne comptait pas un seul écrivain japonais de confession chrétienne. En 1972, quand *Kyobunkwan* (« Société chrétienne de littérature »), un éditeur et libraire installé dans le quartier de Ginza, à Tokyo, publia une anthologie de la littérature chrétienne contemporaine, il était en mesure de dresser la liste d'une vingtaine d'auteurs japonais, catholiques en majorité. Le rédacteur de l'anthologie estimait que « la vie et le travail d'un écrivain chrétien japonais dans un pays "païen" où les chrétiens représentent moins de 1 % de la population présentaient une triple difficulté : difficulté d'être chrétien, difficulté d'être japonais et difficulté de persévérer dans l'écriture ». Selon lui, le fait qu'une vingtaine d'écrivains chrétiens aient réussi dans ces conditions à émerger était en soi « un miracle ».

Un miracle, on ne sait, mais la situation d'après-guerre présente une particularité, au regard de la période ouverte par l'ère Meiji (« lumière » en japonais) (1868-1912) et l'entrée du Japon dans la modernité à l'école de l'Occident. Dans les premières décennies de cette ère de grands bouleversements introduits après 240 années de fermeture du pays sur lui-même, une littérature japonaise moderne s'est bien développée sous l'influence de la littérature occidentale, mais l'audience des auteurs chrétiens n'a guère dépassé le public chrétien.

Cette relative faiblesse de l'avant-guerre contraste avec la floraison de la littérature catholique de l'après-guerre. En 1945, le Japon se réveille non seulement défait militairement, deux fois atomisés à Hiroshima et Nagasaki, mais à la veille d'une transformation radicale induite par les changements constitutionnels imposés par l'occupant américain. Si la maison impériale a été préservée pour assurer une continuité symbolique aux nouvelles institutions politiques, celles-ci doivent prendre un virage à 180°. Au militarisme des années 1930 succède un régime démocratique censé ouvrir définitivement le pays aux influences extérieures. La Constitution de Meiji avait certes introduit dès 1889 la liberté religieuse, mais il faut attendre celle de 1946 pour que la liberté de conscience soit inscrite dans la loi fonde-

mentale. Pour les Américains, il s'agit d'ancrer le Japon dans le camp occidental ; pour les Japonais, cet ancrage va entraîner des répercussions non seulement dans le champ social mais aussi dans la culture et les arts.

Selon l'auteur de nouvelles et écrivain chrétien Shiga Naoya (1883-1971), « la suprématie tant spirituelle que technique de l'Armée impériale durant la guerre était de l'ordre de l'inquestionnable ». Et très rares ont été les auteurs à ouvertement critiquer l'absence de responsabilité individuelle d'un système qui a culminé avec des crimes de guerre aussi terribles que le viol de Nankin (1937) ou le sac de Manille (1945). Après la capitulation du 15 août 1945, la nation a plongé dans le chagrin, sans que les problèmes moraux liés au régime militaire ne soient examinés.

Il est remarquable que ce furent principalement des auteurs chrétiens, catholiques notamment, qui, les premiers, abordèrent cette question, fût-ce sous couvert de la fiction romanesque. Il faut citer ici la grande figure de Shūsaku Endō (1923-1996), qui, dès 1957, publie *La mer et le poison*. Il est un des premiers à affronter le problème de la responsabilité morale des criminels de guerre durant la guerre du Pacifique, en dénonçant la vivisection pratiquée sur des prisonniers américains. Endō pose des questions qui dérangent : comment le Mal peut-il à ce point attirer des gens apparemment normaux ? Pourquoi laideur et cruauté peuvent-elles devenir chez certaines personnes sources de jouissance ?

Né en 1923, le jeune Shūsaku Endō a 12 ans quand sa mère l'amène au baptême. Elle-même abandonnée par un mari qui lui impose le divorce, elle avait trouvé soutien et réconfort auprès d'une communauté catholique. De ce contact avec l'Église, Shūsaku Endō nourrira une tension qui traverse toute son œuvre, entre une appartenance fermement ancrée dans sa « japonité » et

**Shūsaku Endō (1923-1996), baptisé à 11 ans avec sa mère qui se convertit, est considéré au Japon comme un écrivain majeur.**



une ouverture à l'universel portée tant par sa fréquentation des grands écrivains catholiques, tels que Bernanos, Mauriac ou Claudel, que par sa réflexion personnelle sur son appartenance à l'Église.

Une tension qui prend souvent la forme d'une contradiction : comment être à la fois chrétien et japonais ? Dans la préface d'un de ses romans traduit en anglais, *L'angoisse de l'étranger*, Endô s'expliquait en ces termes sur l'arrière-plan chrétien de son œuvre : « *J'avais découvert mon unique thème à creuser durant toute ma vie. Et qu'était-ce ce thème ? C'était comment prendre mes distances d'un christianisme qui m'était proche. C'était comment retailler moi-même le costume occidental que ma mère m'avait fait enfiler et le changer en un vêtement japonais qui conviendrait bien à mon physique japonais.* »

Endô est un écrivain de fiction, non un théologien, et il est conscient du fait que les relations entre christianisme et littérature sont ambivalentes. Il définit la « littérature chrétienne » comme une contradiction dans les termes. Il y a la littérature – et il y a parfois un auteur baptisé chrétien. Ainsi un écrivain est ce qu'il veut être, expliquait-il encore, se plaçant dans le sillage d'auteurs catholiques français comme Julien Green et François Mauriac. Quoique son appartenance chrétienne soit dominante, ses livres ne prétendent pas être un prêche religieux. Comparé à Mauriac, il y a chez Endô un champ de tension supplémentaire. Il n'est pas seulement un chrétien et un écrivain mais il est aussi japonais et, dans son œuvre entière, il essaie « *de réconcilier et de créer dans son esprit une certaine unité entre ces trois appartenances* », analyse Mark Williams, spécialiste de Shûsaku Endô.

Au Japon, le rayonnement de son œuvre dépasse de loin la seule communauté chrétienne. Par ses interrogations (la foi chrétienne peut-elle prendre racine en terre japonaise ? – thème abordé par son roman le plus connu à l'étranger, *Silence*, paru en 1966), par son approche de Dieu, par sa découverte d'un Christ pauvre et démuné, il fut à sa manière et selon les termes du cardinal Shirayanagi, ancien archevêque de Tokyo, « *le meilleur missionnaire du christianisme que le Japon ait jamais eu* ».

L'aspect le plus admiré et le plus significatif de la profondeur de la pensée et de la foi de Endô est peut-être sa découverte d'un Christ pauvre et démuné, fragile comme peut l'être l'amour quand il est bafoué. En ce sens, il rejoignait la vision de mystiques comme le *Poverello* d'Assise ou, plus récemment, Maurice Zundel. Au Japon, où les chrétiens sont en nombre infime, le rayonnement de Shûsaku Endô, autant que l'influence du christianisme, ne manquent pas d'étonner. D'après une enquête sur la conscience religieuse des Japonais, qui date de

1984, seulement 2 % des Japonais, tous âges confondus, disaient croire au Christ, alors que 12 % avouaient une attirance pour le christianisme. En revanche, parmi les moins de 30 ans, le taux de sympathisants du christianisme s'élevait à 30 %, dépassant largement les adeptes du shintoïsme. Cette enquête, vieille déjà de plus de trente ans, explique peut-être pourquoi les romanciers chrétiens et se déclarant tels sont non seulement nombreux mais lus : Satoko Kizaki (Prix Akutagawa 1984), Ayako Sono, Shumon Miura, Takako Takahashi, Kunio Tsuji, Otohiko Kaga, et quelques autres.

Une mention particulière au sujet d'Otohiko Kaga. Presque contemporain de Endô (il est né en 1929), il partage avec ce dernier plus qu'une communauté de génération. Converti au catholicisme en 1987, à l'âge de 58 ans, sous l'influence de Shûsaku Endô, il a, comme lui, consacré plusieurs de ses ouvrages à la Seconde Guerre mondiale et aux conséquences tragiques de l'endoctrinement militaire. Comme lui aussi, il s'est intéressé aux premiers temps du christianisme au Japon, avec notamment son grand roman *Takayama Ukon*, paru en 1999, récit en partie sous forme épistolaire de la vie extraordinaire de ce *daimyo*, un grand noble, qui préféra abandonner titres, rang, puissance et fortune plutôt que de renoncer à sa foi chrétienne. L'œuvre vient de paraître en français, traduite du japonais par Roger Mennesson, aux éditions Cerf, sous le titre *La croix et l'épée*. Ce 7 février, les évêques japonais célébreront la béatification de Juste Ukon dans le château d'Osaka, admirable édifice qui fut le théâtre de sanglantes batailles entre ceux-là mêmes qui, durant la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, unifièrent le Japon tout en persécutant sans pitié les chrétiens dont l'Évangile venait remettre en cause les bases d'une société strictement hiérarchisée.

R.A. ■

Régis Anouil est rédacteur en chef d'*Églises d'Asie*, agence d'information des Missions Étrangères de Paris (MEP).



**Paul Takashi Nagai (1908-1951) est un médecin, converti au catholicisme en 1934 et survivant du bombardement atomique de Nagasaki : il est l'auteur de textes bouleversants et d'une rare profondeur.**

## Bibliographie

- **Pierre Dunoyer**, *Histoire du catholicisme au Japon 1543-1945*, Cerf, 2011.
- **Shûsaku Endô**, *Silence*, Folio, 2016.
- **Shûsaku Endô**, *Le fleuve sacré*, Folio, 2010.
- **Pierre Dunoyer**, *Shûsaku Endô [1923-1996]*, Cerf, 2014.
- **Otohiko Kaga**, *La croix et l'épée. Samouraï et chrétien : le roman d'un banni*, Cerf, 2016.
- **Paul Glynn**, *Requiem pour Nagasaki. Biographie de Takashi Nagai, le « Gandhi japonais »*, Nouvelles Cités, 1995.
- **Makato Nagai**, *Le sourire des cloches de Nagasaki*, Nouvelle Cité, 2004.
- **Takashi Nagai**, *Une lumière dans Nagasaki (choix de textes)*, Nouvelle Cité, 2006.
- **Roland Habersetzer**, *Amakusa Shiro, samouraï de Dieu*, Amalthée, 2012.
- **Maurizio Mantero et Gabriele Parma**, *Shimabara*, Éditions Clair-de-Lune, 2 vol., 2009 (excellente BD épuisée mais que l'on peut trouver d'occasion).

# UN JAPON CHRÉTIEN ?

Les pratiques martiales japonaises montrent une proximité inattendue avec le christianisme, elles sont comme un pont entre deux cultures pourtant bien différentes. Explications.

par Philippe Conte

« *Un autre pilier de la culture traditionnelle japonaise a aussi été marqué par le christianisme caché: le bushido.* »

Le XXI<sup>e</sup> siècle et l'émergence de plusieurs pays dit autrefois « sous-développés » peut parfois le faire oublier, mais le Japon fut le premier pays « non blanc », suivant la formulation de l'époque, à adopter avec succès le système techno-politique mis au point en Europe occidentale quelques décennies plus tôt. Cette transformation accélérée d'une société de type féodal vers un État moderne est appelée au Japon « *restauration Meiji* » et l'on fait commencer cette période en 1868. Dès 1894 la première guerre sino-japonaise entérine l'émergence du Japon; mais plus encore la victoire japonaise contre la Russie en 1905 marque l'étendue de l'exception japonaise dans ce monde d'alors, largement dominé par l'Europe.

Dès cette époque on s'est interrogé sur les raisons de cette exception, sur « *l'aptitude des Japonais à la civilisation* ». Une des hypothèses qu'il est possible d'étudier, c'est la proximité paradoxale entre la culture japonaise et celle de l'Europe. Il est devenu trivial de citer Chesterton et sa phrase célèbre sur « *le monde moderne [...] plein d'anciennes vertus chrétiennes devenues folles* »; mais cette formule a le mérite de pointer le lien, lui aussi paradoxal, entre le monde moderne (voire post-

moderne) et le christianisme. Sans discuter davantage ce postulat qui mériterait un dossier spécial à lui tout seul, il est intéressant d'essayer de découvrir si ce lien a pu aider le Japon dans son chemin vers le développement, mais aussi de voir s'il est possible de réactiver cette connexion, en sens inverse, pour que l'Europe et au premier chef la France, puisse trouver dans cette parenté entrelacée des pistes nouvelles pour faire face aux défis d'aujourd'hui.

## RAPPEL HISTORIQUE

Certains font remonter l'influence chrétienne au Japon aux missionnaires nestoriens des premiers siècles par l'intermédiaire du bou-

dhisme, mais ceci est peu documenté. Ce qui est sûr c'est que peu après l'ouverture du monde par les grandes découvertes, le premier diocèse fut érigé à Nagasaki en 1588. L'Ordre jésuite prendra très rapidement une grande influence sur cette mission. Le succès est au rendez-vous puisqu'en 80 ans près de 800 000 Japonais se convertissent, ce qui représentait environs 6 % de la population du pays, dont plusieurs seigneurs féodaux (*daimyo*). Ainsi, Oda Nobunaga, un des grands unificateurs du Japon, a aidé le missionnaire jésuite Luis Frois. Il a été proche du christianisme sans se convertir ouvertement. On a un aperçu de ce lien dans le film culte d'Akira Kurosawa, *Kagemusha*, où l'on voit les troupes d'Oda Nobunaga être bénies par un prêtre avant le combat.

Cette croissance formidable s'achèvera au moment de l'installation du shogunat Tokugawa qui, parachevant l'unification territoriale du pays, veut également imposer l'unité religieuse. De plus, les manœuvres politiques de l'Espagne, du Portugal et des Pays-Bas rendront les chrétiens suspects aux yeux du nouveau gouvernement. La répression est féroce, surtout après la rébellion de Shimabara, écrasée avec l'aide des protestants hollandais qui tirent au canon sur les révoltés pour préserver leurs privilèges commerciaux. À partir de cette date, le christianisme japonais sera souterrain.

## LES DIFFÉRENTES VOIES DU CHRISTIANISME CACHÉ

Les *kakure kirishitan* représentent la voie la plus connue de la perpétuation du christianisme au Japon, c'est-à-dire des communautés villageoises essentiellement de la région de Nagasaki qui ont continué à célébrer les rites catholiques de manière clandestine. Ainsi de nombreuses statues de Notre Dame avaient l'apparence du *Kannon* bouddhiste pour déjouer la vigilance des policiers du shōgun.

Lors de la réouverture du Japon au XIX<sup>e</sup> siècle, le frère Bernard-Thadée Petitjean, futur vicaire apostolique du Japon, fut abordé par un groupe de personnes originaires du village d'Urakami. Il constata ainsi la persistance chez ces gens de prières et de rites catholiques mal-



**Statue de Juste Takayama Ukon (1552-1615), samouraï chrétien qui sera béatifié le 7 février 2017.**

gré quelques déformations dues aux deux siècles d'isolement et à l'incroyable persécution. Ainsi dans leur liturgie, il existait le rôle du « veilleur » chargé d'avertir la communauté de l'arrivée des policiers ! Le chapitre de *La hache des steppes* que Jean Raspail a consacré aux quelques *kakure kirishitan* qui ont voulu conserver leurs anciens rites est particulièrement évocateur. Cette permanence par le rite fut ainsi la voie populaire de la résistance. Ce phénomène est déjà en soi instructif car il éclaire d'une dure lumière les causes du recul drastique du catholicisme populaire dans notre pays.

Par ailleurs, les classes supérieures de la société, du fait de la proximité du pouvoir persécuteur, ont dû assurer la « continuité catholique » par d'autres formes. Ainsi, un des aspects le plus caractéristique, voire pittoresque, de la culture japonaise, la cérémonie du thé, serait fortement marqué par le cérémonial de la messe. Les travaux de Kikou Yamata ont bien documenté cette question à la fois sur les similitudes formelles, comme à propos des liens entre les grands maîtres de thé, en particulier le plus célèbre d'entre eux *Sen no Rikyū*, et les nobles chrétiens de la cour lors de la période charnière de la mise en place du Shogunat. Kikou Yamata décrit ainsi la cérémonie du thé : « *Le gong annonce la cérémonie, frappé cinq ou sept fois, et rappelle la clochette de la messe. Un petit linge blanc, plié trois fois, essuie le bol. Un carré de soie ou de brocard le reçoit. Un signe de croix (la lettre YU) est dessiné au fond du bol en étalant le thé. La manière de l'essuyer rappelle le maniement du saint calice* » (1).

Un autre pilier de la culture traditionnelle japonaise a aussi été marqué par le christianisme caché : le *bushido*. Il faut dire que de nombreux

*daimyos* et samourais se sont convertis dans tout le sud du pays. Pendant la persécution ils ont dû, soit émigrer comme Juste Takayama Ukon parti pour les Philippines, soit dissimuler leur foi et la faire vivre dans leur pratique. Dans ce cas également les analogies sont éclairantes, surtout si on les étudie à la lumière du pragmatisme chinois, l'autre grande source externe de la culture nippone : la figure centrale du samouraï dont le nom signifie « serviteur » qui doit donner sa vie pour son seigneur, l'existence d'un code d'honneur mettant en exergue les vertus. Mais il y a également des traces plus subtiles comme la structure ternaire de nombreux enseignements, là aussi opposée au dualisme chinois. Ainsi, à titre d'exemple, pour l'escrime du sabre (*Kendo*), un point ne peut être valide qu'à la condition de réunir en un seul mouvement le *Ki*, *Ken*, *Tai* : l'énergie, le sabre et le corps. De même dans un assaut, l'attaque doit être conçue de façon désintéressée sans prise en compte d'une finalité pratique ; ce qui est exprimé sous la forme « *attaquer à cent pour cent au moment opportun* ». Mais plus encore, l'incorporation des techniques martiales (avant tout des pratiques corporelles) dans des perspectives de progrès intellectuels et spirituels de la personne, fait écho à l'ascèse chrétienne, voire aux exercices ignatiens, avec des effets très similaires.

## POUR AUJOURD'HUI

La providence a permis de sauvegarder au Japon des pratiques martiales toutes marquées par les vertus humaines (2), alors que l'adoption précoce de la poudre à canon en Europe (une invention du diable, disait l'Arioste) a fait disparaître ces traditions. Au moment où la jeunesse de France doit redécouvrir, sous peine de mort, les anciennes vertus, il n'est peut-être pas inutile qu'elle s'intéresse à des traditions finalement pas si étrangères, en même temps qu'elle redécouvrirait nos antiques saints militaires (3). Ceux-ci savaient le lien substantiel qui existe entre le combat spirituel et la lutte temporelle, pourvu que celle-ci soit menée dans une perspective de justice dont l'ennemi lui-même n'est pas exclu. Dans un *kata* (pratique codifiée d'entraînement) de *Kendo* le *sampai* (le pratiquant plus chevronné) perd l'engagement par principe. Son attaque initiale doit être totale et son engagement entier ; il doit ainsi permettre la progression du *shidashi* (son partenaire) qui doit riposter de façon adéquate. On retrouve ainsi, par des chemins entrelacés, la formule augustinienne de la guerre juste : « *Sois donc pacifique en combattant, afin de conduire ceux que tu connais au bienfait de la paix, en remportant sur eux la victoire* » (4).

P.C. ■

(1) *Cérémonie du thé et christianisme*, par Kikou Yamata « les cahiers de la nouvelle France », avril/mai 1957.

(2) Droiture, courage, bienveillance, respect, sincérité, honneur, loyauté sont les sept vertus principales du *Bushido*.

(3) Voir André Corvisier *Les Saints militaires*, Honoré Champion, 2006, et Michel Quenot, *Les glorieux combattants*, Orthdruk, 2015.

(4) Saint Augustin, lettre 189.